Les complices

Je ne partageais pas l'opinion de quelques militants d'extrême gauche, qui pensaient que l'on avait, en juin 1936, manqué (en France), faute de décision, une révolution. Je considérais les grèves victorieuses comme le signe du relèvement de la classe ouvrière française, débilitée par les saignées de la guerre et en train d'achever la récupération de ses forces. Je soutenais qu'elle avait encore besoin de quelques années pour arriver à une nouvelle maturité, lorsque plus de vingt années se seraient écoulées depuis les hécatombes. Pour la même raison, j'avais une profonde confiance en le mouvement ouvrier d'Espagne ; n'ayant pas fait la guerre, l'Espagne populaire vivait sur un juste sentiment de force pléthorique.

Et l'euphorie fut soudainement rompue par deux événements historiques connexes.

Le 18 juillet 1936 éclatait la sédition militaire en Espagne... Dans l'URSS entière cependant avaient lieu des arrestations – publiées – de fonctionnaires communistes connus...

« Je crains, m'écrivait (Trotsky), que ce ne soit le prélude d'un massacre. »... Et, le 14 août, ce fut – en coup de tonnerre – l'annonce du procès des seize, terminé le 25 – en onze jours ! – par l'exécution de Zinoviev, Kamenev, Ivan Smirnov et tous leurs coaccusés...

Pourquoi ce massacre ? me demandais-je dans « la Révolution prolétarienne », et je ne lui voyais d'autre explication que la volonté de supprimer les équipes de rechange à la veille d'une guerre considérée comme imminente. Staline... (pour une fois bon prophète, mais à son infâme manière, avait vu) dans la guerre civile d'Espagne le commencement de la guerre européenne.

Victor Serge (« Mémoire d’un révolutionnaire », pp. 359-360)